GÉRARD
MULLER

CYBER BLUES À TOULOUSE

Une enquête de la majore Colette Deveaux

Les Éditions Presses Littéraires

CYBER BLUES
À TOULOUSE

Retrouvez tous nos titres de la collection
Crimes et châtiments sur
www.lespresseslitteraires.com

Site de l'auteur :
www.gerardmuller.com

Photo de couverture :
© Pixabay - Sophie ML

ISBN : 979-10-310-1716-7
© Gérard Muller – Les Presses Littéraires, 2026

GÉRARD MULLER

CYBER BLUES À TOULOUSE

Les Presses Littéraires
éditions

L'être humain croira toujours que
plus le robot paraît humain,
plus il est avancé, complexe et intelligent.

Isaac Azimov

Chapitre 1

Le plus dur dans ce métier, c'est de se lever à 4 heures du matin. Surtout, lorsque l'on a fait la fête la veille, ce qui est le cas de Laurent, jeune employé de la mairie de Toulouse en tant qu'éboueur. Perché derrière le camion, il doit sauter du marchepied tous les 10 mètres afin de saisir, une à une, les poubelles juchées sur le trottoir. Il les attrape par leurs deux poignées, les fait rouler jusqu'à l'arrière du véhicule et là, le bras de levage automatique s'en empare pour déverser le contenu dans la benne où il sera compacté par une presse hydraulique. Une fois que les bacs sont vides, il les renvoie vers l'endroit où ils reposaient avec une impulsion du pied plus ou moins précise.

Ce matin d'avril, la rue d'Alsace Lorraine est toujours endormie et l'aube pointe ses premières lueurs qui rougeoient entre les immeubles. La journée promet d'être belle, d'après la météo. Il fait encore un peu frais, ce qui n'est pas pour déplaire à

Laurent, car cela lui permet d'évacuer les dernières vapeurs de l'alcool qu'il a consommé la veille : un mélange de bière et de mauvais whisky offert par un collègue qui venait de gagner 5000 euros au loto. L'heureux chanceux a convié tous les éboueurs, qui avaient travaillé au moins un jour avec lui, dans un bar près du dépôt : le *Bristol.* Là, les tournées se sont succédé jusqu'à la fermeture, à minuit, lorsque l'ambiance atteignait son paroxysme.

Ce matin, il fait équipe avec Bernard et Jules. Bernard, un chauffeur taciturne qui n'est pas très loquace et qui, du haut de son piédestal, a tendance à toiser ses camarades de l'arrière, à l'instar d'un seigneur veillant sur ses sbires. Il s'évertue à arrêter son engin au milieu de la chaussée, ce qui oblige les deux employés à marcher un peu plus pour aller cueillir les poubelles. Quant à Jules, son collègue de ramassage, il n'a pas inventé l'eau chaude, sa seule qualité étant de bien jouer au football, activité qui remplit l'essentiel de sa conversation et de son temps libre.

Laurent n'a pas l'intention de stagner dans sa position d'éboueur. Il a la volonté de passer dans la cabine de pilotage et, pour cela, il prend des cours de conduite de poids lourds. Une formation payée en grande partie par son employeur. Mais son rêve

est de devenir chauffeur routier international pour voyager dans toute l'Europe. Aussi s'applique-t-il à approfondir ses connaissances en la matière en lisant des revues spécialisées et en surfant sur Internet. Dès qu'il aura terminé sa période obligatoire de conduite au sein de la mairie de Toulouse, il démissionnera pour aller dans le privé.

Le petit convoi arrive à présent à l'angle de la rue d'Alsace-Lorraine avec celle du Poids de l'Huile. Le trottoir, comme toujours, est jonché de poubelles au format XXL venant des quatre étages des Galeries Lafayette situées en face. De quoi remplir la moitié de la benne. Laurent saisit ainsi le premier container qui repose sur quatre roulettes et qui s'avère particulièrement lourd. Le jeune homme est obligé de s'arcbouter pour pousser plus de 150 kilos, au bas mot, vers le camion.

Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir dedans ? songe-t-il, car, généralement, le grand magasin rejette plutôt des cartons et des emballages. *Peut-être quelque chose d'intéressant !* Il se souvient d'avoir récolté deux costumes de laine, deux mois auparavant. Une aubaine, d'autant qu'ils lui allaient particulièrement bien. Il n'a jamais su pourquoi l'établissement s'était débarrassé de ce magot, ayant cherché, sans succès, les malfaçons. Il a d'ailleurs fait nettoyer

l'une des tenues au pressing, afin de l'avoir à disposition pour un événement important. Son mariage, par exemple, même si cet horizon lui semble encore très lointain.

N'y tenant plus, dès que Bernard ne peut plus le repérer de sa cabine, il ouvre le couvercle de la poubelle XXL pour découvrir ce qui s'y cache. Il est tout d'abord accueilli par une odeur pestilentielle, beaucoup plus prononcée que les effluves dégagés par les déchets qu'il ramasse. Ce qui n'est pas peu dire ! Mais comme le container n'est pas rempli à ras bord, il est obligé d'allumer sa lampe frontale pour éclairer le fond, avant de pousser un cri d'effroi.

— Jules, viens voir, il y a un cadavre ! Le cadavre d'un homme recroquevillé dans le bac !

Son collègue, qui était en train de fixer sa poubelle sur le bras de levage, attend que celle-ci se vide et redescende pour approcher de la scène afin de s'y pencher :

— Merde ! Qu'est-ce qui te fait dire qu'il est mort ?

— L'odeur ! Tu ne sens pas comme ça schlingue !

— Putain, oui ! Éclaire un peu mieux son visage, des fois qu'on le connaîtrait !

Le faisceau de la torche illumine alors la face d'un individu de type caucasien. Ses traits semblent

apaisés et dénués de toute blessure manifeste. Belle chevelure brune, apparence soignée malgré sa position de guingois et presque un sourire sur les lèvres. Un spectacle surréaliste, tant le contraste paraît grand entre l'homme et son environnement.

Un coup de klaxon résonne sur les façades de la rue d'Alsace-Lorraine. Le chauffeur du camion-benne s'impatiente, mais les deux éboueurs restent toujours paralysés devant la scène.

— Merde, qu'est-ce que vous glandez ? s'écrie alors Bernard qui ne daigne pas quitter son poste stratégique, quelqu'un aurait l'idée de le lui voler.

— Chef, viens voir, c'est affreux ! arrive à lui répondre Laurent d'une voix caverneuse.

— J'espère que c'est important, car on doit absolument terminer notre tournée dans les temps ! J'ai pas que ça à foutre, moi !

Il se décide enfin à descendre de sa cabine pour rejoindre ses deux collègues aux vêtements fluo. Comme l'intérieur du container est toujours éclairé, il aperçoit le mort avant de pousser un cri :

— Il ne manquait plus que cela ! Les emmerdes n'ont pas fini ! Il va falloir appeler police-secours, les attendre, être interrogés avant d'obtenir l'autorisation de partir ! Il va y en avoir pour plus d'une heure ! Et moi qui avais promis à madame de l'emmener à Nailloux, au village *Outlet* !

Et comme ses deux collaborateurs le regardent bizarrement, s'étonnant de son absence de compassion, il ajoute :

— Pourquoi avez-vous ouvert ce foutu bac ? Vous ne l'auriez pas fait, ni vu ni connu, le corps aurait été compacté par la presse hydraulique ! Je ne sais même pas si, à l'incinérateur, ils l'auraient détecté ! Il aurait été brûlé comme au crématorium ! D'ailleurs, qui l'a ouvert ?

— C'est moi, chef ! réplique Laurent.

— Tu voulais encore piquer quelque chose ! Tu crois que je ne te vois pas ! Toujours en quête d'un truc à voler !

— Je vous ai déjà expliqué que ce n'était pas du vol, mais de la récupération ! Un acte très écologique de ma part, à l'heure où l'on doit tout recycler

Bernard ne sait jamais si son collaborateur plaisante ou pas. Il se méfie de lui, de peur d'être contredit par un esprit plus éduqué et plus véloce que le sien. Une année de licence de sociologie contre un baccalauréat raté.

— Eh, les gars, vous ne croyez pas qu'il faut appeler les flics au lieu de vous chamailler ! s'exclame soudain Jules qui n'avait pas assemblé une phrase aussi longue depuis très longtemps. De quoi surprendre ses deux collègues qui paraissent revenir à la réalité.

Le conducteur du camion-benne saisit alors son téléphone portable pour joindre le responsable du dépôt :

— Patron, nous avons un gros problème ! Nous avons trouvé un cadavre dans une poubelle des Galeries Lafayette !

Chapitre 2

À l'hôtel de police du quai de l'Embouchure, c'est la majore Colette Deveaux qui est de garde et qui reçoit donc l'appel d'un des responsables de la collecte ménagère de Toulouse. Cette dernière avait contacté Police Secours qui ne pouvait pas se déplacer, ayant eu une autre urgence, et qui l'a donc redirigée vers le commissariat central.

Pas de chance pour la majore qui devait quitter son service dans moins d'une heure ! *Mais, le devoir avant tout* ! songe-t-elle en enfilant son blouson et en introduisant son pistolet sous la ceinture arrière de son pantalon.

— Brigadier-chef, en route, nous avons un cadavre dans une poubelle rue d'Alsace-Lorraine, s'exclame-t-elle en s'adressant à son collègue de permanence.

— Ah, il se passe enfin quelque chose, parce que la nuit a été calme jusqu'à présent ! Pas un seul accident ni de fusillades ! Toulouse n'est plus celle qu'elle

était ! réplique-t-il avec malice, car il apprécie de travailler avec cette petite *bonne femme* dynamique qu'est la majore. Une cheffe qui l'a toujours respecté.

Ils montent dans la *2008* de service pour effectuer les 2,3 kilomètres qui séparent le commissariat central de la ville Rose du lieu du drame : longer le canal, prendre l'avenue Honoré Serres, puis le boulevard d'Arcole avant la rue d'Alsace. Une rue piétonne que la police a le droit d'emprunter. Pendant les 5 minutes que dure le trajet, un silence pesant règne dans l'habitacle, comme si les deux fonctionnaires se concentraient avant d'aborder une situation délicate.

Sur les lieux, un camion-benne est stationné au milieu de la rue. La majore gare son véhicule à ses côtés, tandis que les trois éboueurs, repérables grâce à leur parka fluo jaune, les attendent près d'une poubelle dont le couvercle est resté ouvert.

— Bonjour, Messieurs, Majore Deveaux, et voici le brigadier-chef Dubois. Où se trouve le corps ?

— Là, dans ce container ! répond Bernard, qui est le mieux placé dans l'ordre hiérarchique, tout en montrant le bac de son index.

— Voyons voir ! Brigadier, pouvez-vous m'éclairer avec votre torche, lance-t-elle en voussoyant son collaborateur. Ce qu'elle fait toujours en pré-

sence de tiers, alors qu'ils se tutoient quand ils se retrouvent à l'Hôtel de police.

Bien que le jour se soit levé, la lampe illumine à présent l'intérieur de la poubelle XXL de façon à bien renseigner la scène. La majore enfile alors des gants de plastique, se pince le nez à cause de la puanteur, avant de se pencher dans le bac jusqu'à frôler le visage de l'homme.

— La peau est froide, l'individu est bel et bien mort ! En revanche, je ne vois pas de sang ni de blessures apparentes. Qui a découvert le corps ?

— Moi ! réplique Laurent en levant fièrement la main, comme s'il répondait à une question posée par son professeur d'école.

— Vous n'avez rien touché ?

— Non, simplement ouvert le couvercle, c'est tout !

— Mais pourquoi l'avez-vous ouvert, alors que, d'habitude, vous installez les bacs devant le bras de levage qui le soulève ? demande-t-elle en se concentrant sur les traits de son interlocuteur afin de savoir s'il ment.

— Le container était anormalement lourd ! Alors, j'ai regardé à l'intérieur, et c'est là que j'ai découvert le corps !

— Et où se trouvait-il avant que vous le fassiez rouler jusqu'à la benne ?

— Devant la porte du garage des Galeries Lafayette ! C'est de là qu'ils sortent et installent leurs poubelles !

L'homme paraît sincère et encore chamboulé par ce qu'il a repéré. La majore doit maintenant réfléchir à la suite à donner. Pour cela, elle jette un nouveau coup d'œil sur l'intérieur du bac pour examiner la position exacte du cadavre. Le faisceau de la lampe torche balaye à présent le visage et le cou du défunt. C'est alors qu'elle observe une petite marque rouge du côté de la carotide. En se penchant un peu plus, la trace en question présente des nuances violettes sur ses bords. Colette Deveaux se relève pour lancer :

— Bon, l'homme a reçu au moins un coup ! Nous avons certainement affaire à un crime. Donc on ne touche à rien, j'appelle le procureur pour qu'il avertisse le légiste de garde, les pompiers et la police scientifique. Brigadier, clôturez la scène avec des rubalises et en prenant des marges.

— Et mon camion, vous allez l'inclure dans le périmètre ? s'exclame Bernard le chauffeur qui commence à s'impatienter.

— Non, vous pouvez le dégager un peu plus loin et le garer afin qu'il ne gêne pas la circulation des livreurs. En revanche, tous les trois, vous restez ici le temps de prendre vos dépositions.